C'EST LA NUIT (1995)

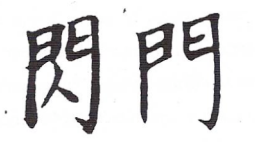
C'est la nuit, mais vous ne le savez pas. Bruits sourds, grondements divers, scandés ou feulés, sans lumière. Vous êtes dans quelque chose que vous ne savez pas - vous êtes un parasite, du vivant inscrit à l'intérieur d'un autre être vivant. Non pas votre mère, que vous ne savez pas - iI vous faudra quelque temps avant que ce mot surgisse du bruit de fond du langage qu'elle vous transmettra, c'est dire votre langue maternelle. Non pas votre mère, ce dedans quelque chose où vous flottez qui vous enveloppe sans vous noyer et que vous ne savez pas, mais ce que beaucoup plus tard vous nommerez d'un mot en ayant perdu à jamais toute mémoire de ce réel, le réel de ce sac, de ce sac amniotique d'où vous venez et que Lacan a nommé un jour l'objet petit *a*, l'objet reste cause du désir. Quand vous aurez admis - avec la plus grande difficulté -, admis vraiment avec évidence, d'où vous venez, il y a belle lurette que de cet autre corps, plus précisément de ce sac, vous en aurez été expulsés. Car tout à coup, le plus souvent après un retournement tout à fait extraordinaire dans cet espace liquide, cette pulsion de vie à l'état pur, avide qui est vous et que vous ne savez pas, émerge à une différence quand se diffuse à travers vos paupières encore closes quelque chose de tout à fait nouveau, un évènement qu'on nomme communément la venue au jour - à juste titre puisque cet être que vous êtes, issu du réel, émerge à la lumière qu'il ne savait pas - vous ne vous en remettrez pas - depuis cet ancien événement, définitivement refoulé, ceci se renouvelle chaque matin quand vous découvrez avec stupéfaction le jour.

Vous pourriez pourtant l'être, stupéfait - ce qui a suivi la nuit, que vous ne saviez pas, c'est le jour que vous ne saviez pas, ce qui vous permet dès lors de reconnaître maintenant que ce qui précède le jour, c'est la nuit. Ce qui suit la nuit c'est le jour, tout en sachant avec Héraclite que jour et nuit, c'est bien une chose une (Frg. 57); que «…φύσιν ἡμέρας ἁπάσης μία» le jour, dans sa puissance chaque fois est un (Frg.106) - chaque fois est nouveau et que, jour et nuit, c'est tout-un, ce qui est tout-un au plan solaire, cosmique. Quant à votre corps, il est soumis continûment à tout autre chose, ce qui nous renvoie incidemment à ce que ne savait pas Hésiode du phénomène cosmique, du phénomène unitaire diurne-nocturne - Héraclite l'a un peu griffé, mais il suggère indirectement, bien sûr, Hésiode de fait, le vrai du corps agité, mis en pièces détachées par le langage - car jour et nuit, ce n'est pas tout-un pour un corps et nous ne sommes que des corps et, en tant que tels : nous sommes soumis à cette alternance à celle constatée, répétitive et impérative du jour et de la nuit, une opposition signifiante qui excède toutes les significations qu'elle peut finir par recouvrir, voire tout espace de signification. L'opposition signifiante donne toute sa puissance au zéro et au un, même si des nombres on ne connaît que le système puisqu'on ignore ce qu'est un nombre - le nombre auquel l'homme peut associer la résonance de son nom ; quand nous serons insérés dans la brume de

l'indéterminé, le peut-être, l'à peu près du « il fait presque jour, presque nuit », nous nous souviendrons que la langue des lumières emploie volontiers la tournure « se mettre à la nuit », signifiant se laisser surprendre par la nuit – « il est tard, ne vous mettez pas à la nuit ».

On traduira cliniquement avec toute la persuasion silencieuse requise : la mère est interdite.

Elle ne séjourne pas comme le jour : elle transmet la langue, notre langue maternelle où macèrent les moires de lalangue auxquelles nous nous sommes agrippés petit enfant et d'où se crée parfois le flash irradiant qui nous révèle, de l'inconscient sans cesse au travail, la présence, flash qui ne participe pas de la même lumière, la lumière du jour. Cette autre lumière, cet éclair surgit de la coupure, ou si vous en préférez l'image de l'entre-deux portes où, selon la langue chinoise s'insère l'homme ; et d'ouvrir et de refermer, non pas cette porte, ce qui appartient à l'inconscient et au battement d'aile du papillon, du papillon qui était Tchoang t'seu (1) et aussi à la scansion analytique, (une parenthèse pour remercier François Cheng d'avoir bien voulu me confirmer en son temps la bonne lecture de cet idéogramme composite).



l'éclair la porte

L'idéogramme de droite signifie la porte et donne-à-voir ses deux battants. L'idéogramme composite de gauche signifie l'éclair et donne-à-voir l'idéo homme juxtaposé au précédent, et c'est laisser-à-voir cet éclair situé entre les deux battants d'une porte.

Il est cet être vivant, emmailloté par quelques phonèmes, voire une phrase qui fait lange d'enfant, phrase qui sous-tend ses jours et ses nuits tandis qu'il chemine et dont la plupart du temps il n'a nulle conscience; ce qui n'est pas sans évoquer quand ça tourne vraiment mal pour lui, le nécessaire support du transfert dans la cure analytique où se révèle, séance après séance, les fils d'une toile d'araignée l'enserrant telle cette momie étrusque emmaillotée d'une bandelette recouverte du rare et très long texte dans cette langue encore incomplètement déchiffrée, et que la cure déroule.

Mon évocation du séjour prénatal appartient à l'imaginaire, l'imaginaire n'a pas d'autre origine que la référence au corps. Nous sommes issus d'un sac, du sac amniotique qui nous a enveloppés, enveloppés selon le sens commun à l'intérieur d'un autre sac : un sac de peau, un corps celui que nous disons être celui de notre mère - même si nous devons admettre, avec Lacan que ce sac-corps, est en fait un tore, c'est-à-dire un être topologique :

(1) L'œuvre complète de Tchouang-tseu – éd. Gallimard 1978 et J.Lacan : Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse op cité p.72

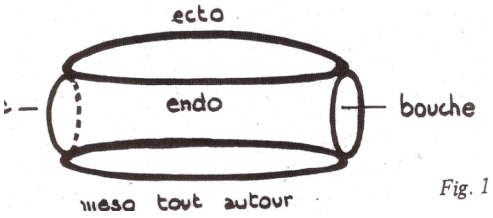


Fig. 1

Corps torique

Pourquoi ne pas s'apercevoir, disait Lacan avec raison (1), *que ce qu'on voit du corps vivant est organisé comme ce que l'autre jour j'ai appelé trique et qui n'est rien d'autre qu'un tore*. C'est à ça qu'aboutit ce que nous connaissons du corps comme consistant - on appelle ça ecto, ça endo et autour il y a le méso. Je vous rappelais que ce qui pour l'être parlant se représente n'est que le reflet de son organisme.

PAPYRUS EN ROULEAU in naissance de l'écriture – Galeries nationales du Grand Palais 1982 – éd. De la Réunion des musées nationaux p. 355

Son encre est fort ancienne, il s'agit d'un rouleau de papyrus, le papyrus Chester-Beatty, avant son déroulement. Il a, comme tout rouleau de papyrus revêtu d'un texte, plusieurs caractéristiques qui nous intéressent. D'abord, c'est un cylindre tel un corps, homme allongé ou colonne déchue qu'il suffira de redresser, pour faire retrouvaille, équivoque de son érection de pierre (grâce aux schémas insérés par Asclépiodote dans son traité de tactique militaire et le plan du temple X, l'identification absolue des colonnes du temple aux guerriers composant la phalange puisqu'il s'agit d'un calque).

Ce rouleau est constitué de nombreuses bandelettes juxtaposées de Cyperus Papyrus L., une espèce végétale qui poussait dans l'Egypte antique et constamment représentée dans l'art égyptien.

Ce très vieux support de l'écrit nous *laisse-à-voir* qu'il est constitué de bandelettes végétales, il est chargé d'une symbolique évidemment complexe, tout comme une momie est revêtue de bandelettes de lin (notons que le mot français papier vient du lat. papyrus, un calque de gr. Papuros).

(1) L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre 14.9.1976 in Ornicar ? 12

Il y a, en Egypte ancienne, un hiéroglyphe dont le phonème sa- signifie savoir. L'image hiéroglyphique représente une étoffe en partie déroulée. Le savoir, comme une pièce d'étoffe se déroulant est une belle métaphore d'autant que Thémistocle qui dût fuir sa patrie et se réfugier en Perse, dit un jour à Ataxerxès : *La vie humaine est comme un tapis roulé qui se déploie petit à petit.*

Le rouleau de papyrus - constitué de bandelettes végétales - déroule lui aussi physiquement son savoir.

Au début des temps historiques, nous dit Alexandre Moret (1) *la présence dans les nécropoles de cadavres mis en morceaux, par imitation des rites osiriens, prouve qu'on ne reculait devant aucune des conséquences pratiques de cette théorie religieuse. Par la suite, il parut suffisant de réciter les formules qui assimilaient l'homme mort à Osiris démembré et reconstitué ; l'on se bornait à faire une momie, l'identification avec Osiris semblait acquise dès qu'on transformait le cadavre à l'image du dieu momifié.*

J'ajouterai deux mots à cette phrase : on transformait le cadavre à l'image du dieu momifié, du dieu momifié, au corps informe.

Le *wt* (mot égyptien) est la peau mystérieuse autrement appelée *naissance du double* et il signifie aussi « enroulé, lié », action nécessaire pour envelopper (une momie) de bandelettes.

Les bandelettes de lin certes s'enroulent autour du corps et le lie mais plus primitivement, maintiennent dans le savoir de l'espace du fétiche divin : (voir p.74)

Si vous vous représentez dans une expérience de pensée le fétiche divin, qui supporte le hiéroglyphe *ntr* que nous traduisons par dieu, comme un objet tridimensionnel, vous concevrez que quelqu'un, un corps un jour très lointain a entouré un bâton d'une bandelette - comme l'a défini le dictionnaire de Berlin où comme le dit encore la seconde définition de Sir Gardiner : a *enroulé une bandelette autour d'un bâton* et pour ce quelqu'un, vous, il est probable que le fétiche a été recouvert d'une bandelette. Le mouvement de cet enroulement autour du bâton, considéré comme axe vertical, premièrement a engendré dans l'espace une spirale, deuxièmement il n'y a pas trace d'un ou plusieurs double trait sur le hiéroglyphe-image, au fur et à mesure de son enroulement la bandelette a recouvert en partie et plus ou moins le tissu déjà enroulé, et ainsi, hormis le bord supérieur, c'est-à-dire ce qui nous apparaît comme la trace supérieure de la bandelette - le premier trait -, l'enroulement a d'une part, d'une façon continue, effacé la trace du bord inférieur de la bandelette et, d'autre part créé un rythme graphique.

(1) A. Moret : Les Mystères égyptiens op. cité

Nous pouvons ainsi considérer, pour toutes ces raisons, que les bandelettes *wt* sont un support physique avec valeur d'écrit, d'un écrit qui excède encore notre savoir.

Peut-être, pouvons-nous suggérer avec toute la prudence requise qu'elles appartiennent à l'enveloppe, le sac amniotique du foetus que nous avons été, c'est-à-dire au corps de la Mère – et c'est ainsi que nous écrivons toujours de fait, sur cette énigme.

Voilà une torsion complexe de plusieurs espaces concernant le rapport au corps de l'écriture, dont l'histoire de l'écriture n'avait pas, me semble-t-il, considéré les strates ni encore donné raison.

En ce qui concerne les statues-cubes, nous constatons que le texte hiéroglyphique vient se surajouter de facto aux bandelettes - que l'écriture se surajoute aux bandelettes, donne du sens et y inscrit du symbolique qui, de fait, y est déjà mais en latence.

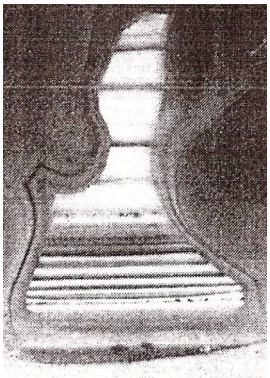
Beaucoup plus tard d'autres écritures, par exemple l'écriture minoenne *laisse-à-voir* les bandelettes en latence sous-jacent au texte. Les millénaires passent …

Concernant les débuts de l'écriture, au commencement est le fétiche divin *ntr*, le phallus (Φ), auquel s'enroule une bandelette de lin nommée *wt,* qui participe de la peau mystérieuse *wt,* de la Mère sans doute. Le papyrus est constitué de bandelettes végétales issues de Cyperus Papyrus L. et la momie présentifiant la mutilation et ensuite le remembrement Osirien, est revêtue de bandelettes de lin qui s'enroulent et enveloppent le corps mort.

On constatera, sans recherche de sens, les traces des bandelettes comme support de l'écriture sur les statues-cubes et d'autres monuments archaïques du second millénaire.

Bien plus tard, on retrouvera les mêmes traces sur nos cahiers d'écoliers, par exemple les Clairefontaines, ceux striés de rayures parallèles, ou encore sur nos carnets de musique où sont imprimées des portées : ce qui supporte les notes.

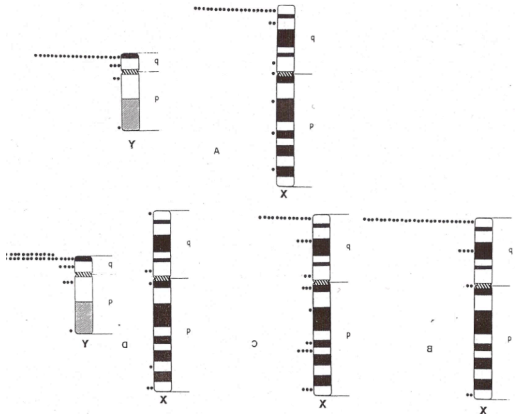
On constatera, toujours sans recherche de sens, le même sentiment de calque avec le découpage du corps. (vr. le mythe d'Osiris)



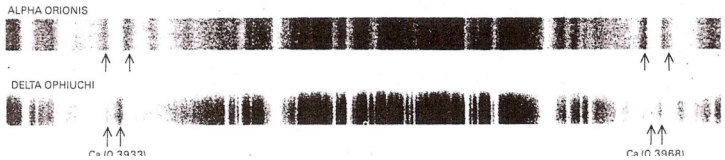
«MONUMENT FUNERAIRE» in R. Caillois- L'écriture des pierres (Champ Flammarion 1987)

L'image de Roger Caillois : ce «*monument funéraire*» est une agate brésilienne dont le titre indique assez l'allusion que le regard de l'auteur fomente poétiquement dans son Ecriture des pierres. Il s'agit de l'évocation d'une momie, ce qui nous contraint à adhérer à cette évocation se trouve, de fait, suffisamment constituée, d'une part par sa nomination - son titre -, d'une part d'un appui graphique constitué par ces quelques traits parallèles disposés horizontalement sur la forme plus ou moins humanoïde d'un semblant de buste. La présentation subtile de Caillois se noue aux précédentes monstrations, il s'agit du même invariant iconique qui supporte notre percept mental de la momie et de son appréhension en se souvenant des deux sens que le mot soutient.

Voici des calques issus d'images scientifiques et autres :



FAMILIAL CASE of 46, XX male and 46, XX true hermaphrodite



DIFFÉRENTS DEGRÈS DE TURBULENCE de l'atmosphère stellaires

CODE-BARRE supermarché

L'information, l'écriture est le rythme même de la coupure, il y a condensation, comme nous le note la psychanalyse, polymérisation entre l'écriture et le rythme graphique des bandelettes, des coupures, il y a intégration.

Toute écriture participe dès lors d'une manière de palimpseste qui évite, détourne ainsi chacun de l'horrifiante inscription consciente, scarification consciente (la racine *i-e °SKER* est à l'origine du mot scarifié et du mot écrire) sur le corps de la mère : interdit de l'inceste.

Si vous m'en permettez le mot lourd d'équivoque pesant de tous les interdits biaisés plus ou moins enfreints : palimpseste, pas l'inceste.